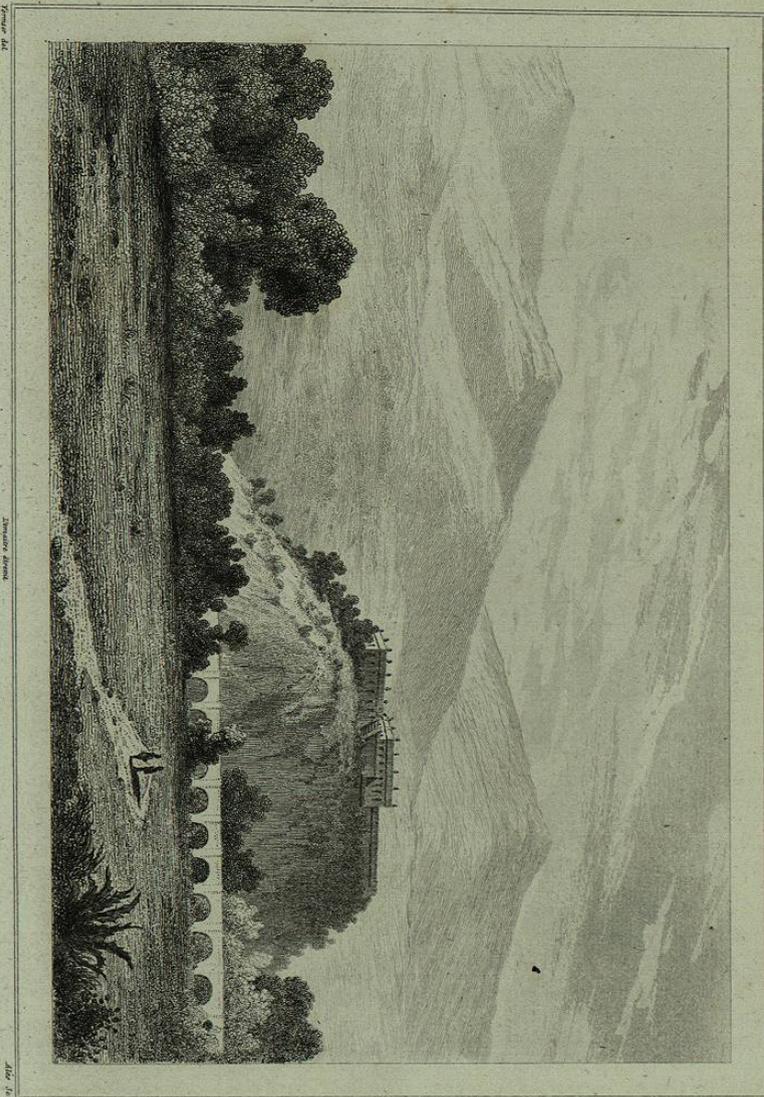


sur la belle végétation de cette colline de Chapultepec, revêtu de ces vieux cyprès, plantés par les rois de la dynastie aztèque, de ces schinus dont le port rappelle les saules pleureurs de l'Orient; puis portant les yeux de tous côtés, jusqu'à la chaîne circulaire des montagnes nues et couvertes de glaces perpétuelles, vous apercevrez ou la surface ondulée des lacs, ou des champs labourés, ou des champs couverts de moissons, ou des jardins couverts de fleurs dans lesquelles les familles végétales des deux mondes rivalisent de beauté. Orangers, pommiers, grenadiers, pêchers, cerisiers, y mêlent leur feuillage, y confondent leurs fruits. Pour vous, la Mexico de Cortès, étendant au loin ses longues avenues d'ormes et de peupliers, se développe, non plus dans les eaux, mais près du lac de Texcoco, dont les rives parées de villages et de hameaux rappellent les plus beaux lacs des montagnes de la Suisse. C'est ici que fut le berceau du vieil empire mexicain, ici que s'élevait sa riche et immense capitale avec ses temples, ses pyramides, ses palais, et que de nombreuses générations d'hommes ont venues marquer leur passage par de grands monuments.

Nous manquons de renseignements historiques sur la population primitive de cette belle contrée montagneuse. Nous n'en possédons pas davantage sur l'origine des Américains en général. Nous ne pouvons reconnaître avec Blumenbach l'existence d'une race purement américaine, parce que toutes les tribus du nouveau monde ne se ressemblent pas, et n'ont pas un type commun, cachet d'une même race. Nous ne croyons pas non plus avec M. Link que l'Asie, dans les temps historiques, ait peuplé l'Amérique, et par conséquent que le Mexicain indigène soit en parenté avec le Mongol et les autres tribus de l'Asie orientale. Qu'il y ait eu d'anciennes communications entre cette partie de l'Asie et la côte nord-ouest de l'Amérique, c'est un fait incontestable; mais y voir autre chose que des migrations partielles, qui n'ont

jamais pu altérer dans sa masse la population des Amériques, c'est leur donner une importance fort exagérée. On trouve dans l'Américain des traits caractéristiques qui ne lui sont communs avec ceux d'aucun peuple de l'ancien monde. La face, le front, le nez, les dents, les jambes, les pieds, les cheveux, la barbe, la couleur de la peau, la conformation des diverses parties du crâne, ainsi que d'autres particularités, le distinguent en tout ou en partie des hommes du vieux continent. Les langues ont présenté de certaines identités de mots, dont on a voulu conclure une identité d'origine. Malte-Brun a essayé, à l'aide de rares analogies, de tracer des lignes de migrations de certains peuples asiatiques sur le continent américain. Soixante et quelques mots étaient l'unique base de tout son système, que M. Klaproth a combattu, bien que lui-même eût découvert une plus grande quantité de mots semblables dans les langues du nouveau et de l'ancien monde. Mais sa haute raison ne lui a pas permis de voir dans ces rapprochements de suffisantes autorités pour identifier des populations si physiquement dissemblables. « Si l'Amérique, dit le même savant, avait été peuplée par des tribus venues de l'Asie septentrionale, cet événement devrait être antérieur aux temps historiques, et même à la grande inondation qui a couvert les lieux les moins montagneux de la surface du globe; car il est impossible que depuis dix-sept siècles, les langues de l'Amérique aient pu changer au point qu'on ne trouve pas un plus grand nombre de conformités entre leurs racines et celles des idiomes de l'ancien continent. Tout le monde sait, par le grec, le latin, le syriaque, et tant d'autres langues, que leurs traits caractéristiques ne s'effacent pas si promptement. »

C'est encore à tort qu'on a voulu voir des témoignages d'identité dans quelques cérémonies religieuses, dans quelques traits cosmogoniques des peuples de l'Asie et des nations de l'Ana-



Chapultepec

MEXIQUE

huac. La religion de Bouddha qui défend en premier lieu de tuer toute créature quelconque, ne peut avoir rien de commun avec le culte sanguinaire des Mexicains, et d'ailleurs la comparaison des cultes ne donne que de vagues résultats. On en doit dire autant de certaines formes d'ornements d'architecture ou de figures de fantaisie qui, les mêmes chez différents peuples, ne sont cependant qu'une preuve fort insignifiante d'anciennes communications entre eux.

Nous n'avons d'autres autorités sur l'état ancien de l'Anahuac que les traditions des Aztèques, consignées dans leurs tableaux hiéroglyphiques; et les traditions orales du même peuple recueillies dans les temps voisins de la conquête par les premiers annalistes; et pour quiconque ne met pas l'enthousiasme à la place de la réflexion, il reste bien prouvé que ce sont là des témoignages dont on doit faire usage avec beaucoup de défiance. Nous allons donc, faute de mieux, nous en servir avec circonspection.

Dès les temps les plus reculés, le Mexique paraît avoir été habité par un grand nombre de tribus de races différentes. On cite parmi les plus anciennes, parmi celles qui se regardaient comme autochtones, les Olmèques ou Hulmèques, dont les migrations atteignaient jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua; les Xicalanques, les Cores, les Tepanéques, les Tarasques, les Miztèques, les Tzapotèques et les Otomites ou Otomies. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascalca, se vantaient d'avoir subjugué à leur arrivée une race de géants, tradition qui se fonde vraisemblablement sur les ossements d'éléphants fossiles trouvés dans les régions élevées des montagnes d'Anahuac (*). Toute la période antérieure à la grande migration tolteque ne figure pas même dans les vagues

(*) Nous empruntons cette explication à M. de Humboldt, quant à Clavigero; il tient fortement pour les géants. Le contraire nous eût étonné.

traditions des Mexicains. C'est à cette migration qu'elles commencent; elles nous apprennent que, sortis d'une contrée qu'elles nomment Hue-Hue-Tlalpallan ou Tlalpallan, l'an 544 de notre ère, les Tolteques arrivèrent à Tollantzinco dans le pays d'Anahuac en 648, et à Tula vers 670. Ils allaient en quête de climats plus doux et de terres plus fertiles que les leurs, qui semblent à cette époque surchargées d'habitants; car nous verrons s'échapper successivement de cette même contrée de nouveaux essais d'émigrants qui, sous des noms divers, viendront tour à tour occuper l'Anahuac. Les Tolteques s'y répandirent en peu de temps et se mêlèrent aux anciens possesseurs du sol.

Ces Tolteques sont, pour les antiquaires mexicains modernes, ce que les colons pélasges ont longtemps été pour les antiquaires de l'Italie; tout ce qui se perd dans la nuit des temps est regardé comme l'ouvrage d'un peuple chez lequel on croit trouver les premiers éléments de la civilisation. Boturini les fait arriver dans l'Anahuac riches de toutes les connaissances que les Aztèques se plaisaient à leur reconnaître. Les souvenirs historiques de ceux-ci n'allant pas au delà, ils considéraient l'âge des Tolteques comme les siècles héroïques de l'Anahuac, et, se donnant une origine commune, leur orgueil trouvait son compte à cette antiquité. Nous sommes loin de l'admettre; tout nous porte à penser que la civilisation de cette partie du Mexique est antérieure à l'établissement des Tolteques. Nous croyons que cette civilisation n'est point venue avec des hommes sortis du nord de l'Amérique, sauvages habitants d'une dure contrée, mais qu'elle est indigène, qu'elle appartient au peuple déplacé ou anéanti par les hommes du Nord, qu'elle se lie à la civilisation guatémaliennne ou misteco-zapotèque et maya-quiuche, vivante pour nous encore dans les ruines de Mitla et de Palenque (*).

(*) C'est d'après ce point de vue que nous nous réservons de traiter des antiquités

Toutefois il faut reconnaître que la présence des Tolteques dans l'Anahuac imprima un grand mouvement à la civilisation indigène; les nouveaux venus se l'approprièrent en peu de temps. C'est à l'époque de leur puissance, lorsque leur nom effaçait tous les autres noms, que la tradition place une grande partie de ce qui s'est fait d'utile et même de gigantesque dans le pays. C'est aux Tolteques, qui ne firent que profiter des travaux des indigènes, que cette même tradition attribue la culture du maïs et du coton, l'art de fondre les métaux, de remuer des masses de pierre immenses, de les couvrir de sculptures et de caractères symboliques, de tailler les pierres précieuses et les plus dures, d'ouvrir de grandes routes et de bâtir des villes. C'est encore aux Tolteques qu'on fait honneur de ces grandes pyramides de Cholula, de Papantla, de Xochicalco et de celles de Teotihuacan, dédiées au soleil et à la lune, monuments dont les faces exactement orientées dans la direction des parallèles et des méridiens, présentent quelques analogies avec les pyramides de l'ancienne Asie et de la vieille Égypte; à eux qu'on attribue une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains; des peintures hiéroglyphiques, une cosmogonie, un culte religieux et des lois qui donnent l'idée d'un état social loin de la barbarie. Il est certain que dans l'Anahuac les Tolteques cessèrent d'être de sauvages chasseurs; la forme de leur gouvernement paraît une espèce de monarchie où le chef de la religion avait sa bonne part du pouvoir. Cette monarchie, toujours d'après la tradition, commence à l'année 667 et finit en 1052. Dans cette période de près de quatre siècles, on compte seulement une succession de huit rois, bien petit nombre sans doute, mais qui s'explique par une loi du pays. Elle voulait, cette loi, qu'un règne fût toujours égal à cinquante-deux années. On arrivait mexicains, lorsque nous nous occuperons des contrées où nous plaçons le foyer primitif de l'ancienne civilisation de cette partie de l'Amérique.

ainsi à cette proportion. Le prince mourait-il avant d'avoir régné cinquante-deux ans, un conseil de nobles gouvernait sous son nom tout le temps qui restait à courir. La vie du prince, au contraire, atteignait-elle le terme obligé, alors il résignait, et sur-le-champ on lui nommait un successeur. Cette bizarre coutume est rapportée par Clavigero, je ne sais d'après quelle autorité.

Tula, à l'extrémité septentrionale de la vallée de Mexico, passe pour avoir été fondée par les Tolteques. C'était leur capitale, le séjour de leurs rois et de leurs savants. Un grand astrologue, Huematzin, aidé des plus habiles du pays, y composa, en 708 ou 728, le fameux livre divin, le Teo-Amoxtli, espèce d'encyclopédie qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation.

Ce que nous avons dit de l'origine des Américains en général, nous dispense de rechercher l'origine primitive des Tolteques. Quant au site qu'ils occupaient avant leur migration dans l'Anahuac, à ce pays que les peintures hiéroglyphiques nomment Hue-Hue-Tlalpallan ou Tlalpallan, ou Tollan, ou Aztlan, point de départ de tous les peuples voyageurs qui, du septième au treizième siècle, vinrent successivement s'établir sur le plateau mexicain, on peut le supposer au nord du Rio-Gila, et du quarante-deuxième degré, ou même dans les régions plus septentrionales parcourues par Hearne, Fidler, Mackenzie, etc., etc. Ce champ des conjectures est assez large; il faudrait, pour le rétrécir, avoir quelques données historiques à sa disposition, et nous en manquons complètement. Toutefois, si le point de départ des Tolteques est inconnu, l'événement qui mit fin à leur puissance dans l'Anahuac ne l'est pas autant. Les annales mexicaines racontent qu'une épidémie, rapide dans sa marche, terrible dans ses effets, comme les pestes du vieux continent, vint frapper à la fois toute la population. L'Anahuac, en peu d'années, ne fut qu'un vaste cimetière. Les trois quarts

des habitants périrent, et les champs demeurés sans bras, la famine survint. Le nom tolteque, comme nom de nation, disparut. Bon nombre de familles restèrent dans le pays; d'autres allèrent s'établir dans le Yucatan; d'autres dans le Guatemala et les contrées voisines; d'autres se dispersèrent sur toute la vallée de Mexico et sur le territoire de Cholula et de Tlaximoloyan. Cette émigration sert à expliquer les identités de culte, de langue, d'institutions politiques, et de quelques formes artistiques, qu'on a reconnues sur plusieurs points de l'Anahuac. Toutefois cette ancienne partie de son histoire est enveloppée d'une impénétrable obscurité. C'est l'âge héroïque du pays, l'âge de ses fables, de ses miracles, de ses mythes et de l'apparition des fondateurs de son culte.

Diverses tribus, probablement en parenté avec les Toltèques, comme eux sortis des mêmes contrées du Nord, vinrent occuper les champs qu'ils avaient laissés déserts. C'est à l'arrivée des Chichimèques, la plus considérable de ces tribus, que recommence la vieille histoire mexicaine, interrompue pendant près de deux siècles. Le crédule Torquemada porte à un million d'individus le chiffre de cette horde, qu'il faut réduire à quelques milliers de chasseurs barbares, presque nus, traînant avec eux leurs femmes et leurs enfants, marchant sous les ordres d'un chef ou roi du nom de Xolotl, adorant le soleil et n'ayant de culte que pour lui seul. Ces Chichimèques s'arrêtèrent, en 1170, dans la vallée de Mexico. Ils se mêlent aux habitants du pays, et surtout aux familles tolteques qu'ils y rencontrent et dont ils parlaient la langue; ils apprennent d'elles à cultiver le maïs et le coton, à bâtir des demeures fixes. Ils s'initient aux éléments de la civilisation, et se montrent en peu d'années disciples intelligents de maîtres comparativement habiles. Leur roi Xolotl fixe sa résidence à Tenayuca (six lieues au nord de Mexico). C'est là qu'il établit sa cour et fait le dénombrement de ses sujets. Le bruit de son heureuse ex-

pédition se répandit dans son pays natal. A ce bruit, sept autres tribus, composant la nation des Nahuatlèques, se mirent en marche pour se réunir à lui. C'étaient les Xochimilques, les Chalques, les Tépanèques, les Colhués (*), les Tlahuèques, les Tlascalteques, et les Aztèques ou Mexicains (**). Toutes ces tribus, qui paraissaient alliées, donnaient à leur patrie primitive le nom d'Aztlan ou de Teo-Acolhuacan; toutes se servaient de l'idiome tolteque; toutes avaient les mêmes habitudes de vie sauvage. Elles ne marchaient point ensemble, et arrivèrent successivement dans la vallée de Mexico. Xolotl le Chichimèque les accueillit comme des familles de frères; il les laissa se répandre sur les rivages et dans le voisinage des lacs, et s'établir sur plusieurs points de son territoire. En peu d'années, elles se constituèrent en autant d'Etats séparés; et les villes de Xochimilco, de Chalco, de Colhuacan, de Tlascala et de Mexico attestèrent successivement le développement de leur civilisation (**).

Pendant que ces hommes du Nord étaient occupés à s'établir dans l'Anahuac, d'autres hommes du Nord encore, la nombreuse nation des Acolhués,

(*) Qu'il ne faut pas confondre avec les Acolhués.

(**) Ces derniers se séparèrent des Tlascalteques dans les montagnes de Zacatecas, et n'arrivèrent que les derniers. Nous parlerons bientôt avec plus de détails de la migration des Aztèques, alors la plus pauvre et la plus faible de ces diverses tribus, mais qui devait un jour dominer sur l'Anahuac et donner son nom à un puissant empire.

(***) Il convient de remarquer que les noms de ces tribus n'étaient point ceux qu'ils portaient dans leur pays, mais bien ceux des divers points du Mexique où ils se fixèrent, ou des villes qu'ils y bâtirent. Le nom même de Nahuatlèques (voisins des eaux) n'était point un nom national: il indiquait seulement leur premier établissement sur les bords du lac de Texcoco. Cette observation nous semble fort importante, et sert à réfuter de prétendues identités avec des nations de l'Asie orientale, fondées sur les noms de ces tribus.

venait augmenter aussi la population de cette contrée.

Rien n'est confus et embrouillé, chez les vieux historiens, comme l'origine de cette nation. Nous nous bornerons à quelques faits. C'est dans les premières années du treizième siècle que ces Acolhués, sortis de Teo-Acolhuacan dont nous avons déjà parlé, parurent sur le plateau d'Anahuac. Trois chefs les conduisaient; c'étaient trois jeunes hommes beaux de visage et de parole douce et persuasive. Ils réussirent auprès de Xolotl, qui fit mieux que de les bien recevoir. Il les attacha à sa fortune en leur donnant pour femmes ses deux filles et une jeune vierge de Chalco, née de parents tolteques. Dès ce temps-là, les sujets imitaient les rois. Les Chichimèques et les Acolhués contractèrent de nombreuses alliances. Insensiblement les deux peuples se fondirent en une seule nation, et leur territoire prit le nom d'Acolhuacan. Ceux d'entre les Chichimèques qui n'avaient pu se façonner à la vie sédentaire et agricole, qui n'avaient pu quitter leurs anciennes habitudes de chasseurs, s'éloignèrent de cette civilisation naissante; et, se portant au nord, allèrent se réunir aux Otomies, nation puissante, barbare, amie de la vie indépendante des forêts, et qui ne fut soumise ni par les armées de Moctezuma, ni par les compagnons de Cortés. Nous la voyons encore longtemps après la conquête aux prises avec les Espagnols, et lutter comme les derniers champions de la liberté américaine.

Le quatrième successeur de Xolotl alla s'établir à Texcoco, dont le site se prêtait mieux au développement d'une grande capitale. Cette dynastie chichimèque-acolhué occupa le trône depuis le douzième siècle jusqu'à la chute de l'empire mexicain (1521). Onze rois régnèrent pendant cette période de 330 ans. Xolotl, le premier et le plus illustre de sa race, mourut plein de jours. L'ancien Anahuac conservait de ce fondateur de monarchie un bon souvenir. Il vantait son énergie, sa valeur et sa justice, les seules

qualités qui laissent des traces ineffaçables dans la mémoire des peuples. Ses funérailles ne furent point celles d'un chef de barbares. Elles servent à donner l'idée de la reconnaissance de ses sujets et de leur état social. Le corps du défunt, couvert de petites figures d'or et d'argent bien travaillées, fut placé dans une espèce de chaise et sur une couche de gomme copal et d'autres substances aromatiques. Il y demeura cinq jours, temps nécessaire à l'arrivée des seigneurs conviés à ses obsèques; puis il fut brûlé suivant la coutume des Chichimèques. On réunit les cendres dans une urne de pierre fort dure qui resta quarante jours exposée dans une des salles du palais royal. Chaque jour la noblesse venait lui payer un tribut de larmes. Ce temps passé, on se rendit en procession au lieu de la sépulture des rois: c'était une caverne creusée dans un de ces tertres pyramidaux si communs dans toute cette partie de l'Amérique. L'urne y fut déposée et remise à la garde du dieu de la mort.

Les successeurs de Xolotl furent presque tous des hommes remarquables. Texcoco, embellie par eux, devint l'Athènes de l'Anahuac, le séjour de ses savants, de ses poètes, de ses artistes les plus célèbres; son histoire se lie à celle des Mexicains dont nous allons nous occuper.

On se rappelle que la tribu aztèque ou mexicaine faisait partie de la grande migration des Nahuatlèques. Ces Aztèques prétendaient n'avoir quitté leur patrie que sur l'ordre d'un oracle. C'était probablement cette voix puissante qui dit à l'homme sauvage: change ta condition pour une meilleure; abandonne un rude climat pour un chaud soleil, des terres froides pour un sol fertile. Nous possédons un tableau hiéroglyphique de leur migration (*). Il commence, comme nos vieilles chroniques, par le déluge, et finit par l'établissement de la nation voyageuse au site même de Tenochtitlan ou Mexico. On voit d'abord sur cette peinture Coxco,

(*) Voyez pl. 3.

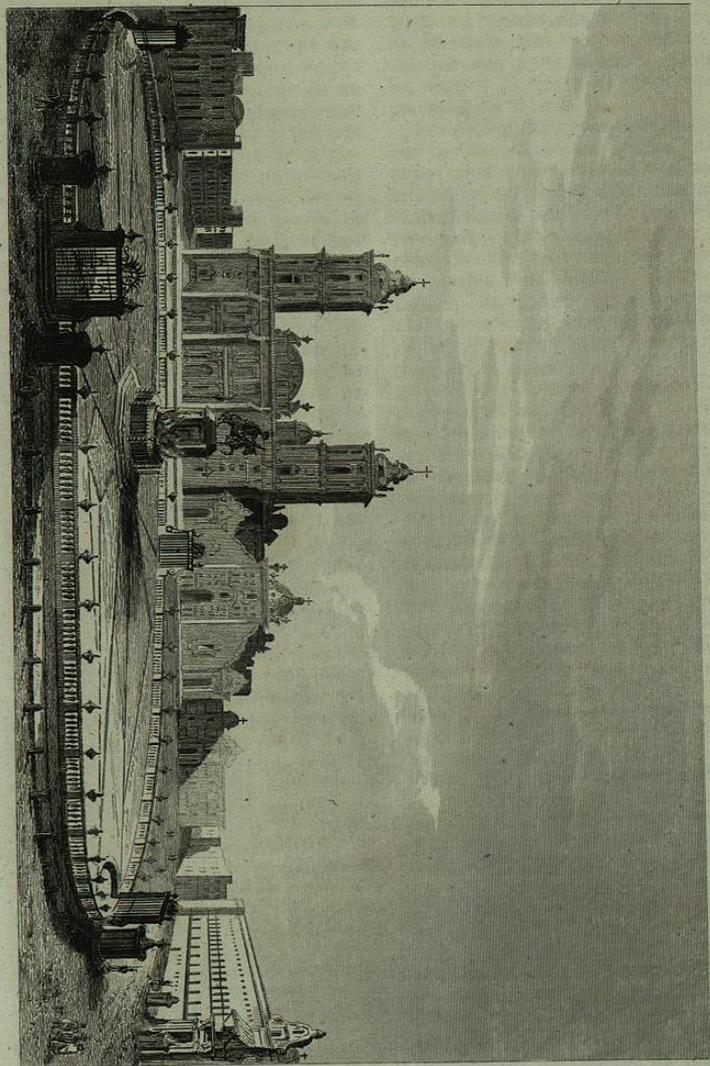
le Noé des Mexicains, couché dans une barque au milieu des eaux, les deux mains élevées vers le ciel. Non loin de lui, également dans les eaux, paraît une haute montagne, l'Ararat des Aztèques, au pied de laquelle sont en regard les figures de Coxcox et de sa femme. Un téocalli ou autel placé sur le site même d'Aztlan (la terre des pies) est le point de départ de la nation. Là, un groupe d'hommes nés muets, après le déluge, debout devant une colombe perchée sur le haut d'un arbre, reçoivent d'elle le don des langues, figurées par une multitude de petites virgules qui lui sortent du bec. Puis ces hommes se mettent en marche, disposés en style de procession. Ils suivent un long cordon à nœuds qui décrit diverses sinuosités sur lesquelles la route est tracée. De distance en distance, des figures hiéroglyphiques indiquent les différents lieux où les Aztèques ont séjourné et les villes qu'ils ont bâties (*).

Les Aztèques, suivant d'autres traditions, s'arrêtèrent quelque temps sur les bords du Rio-Gila, où l'on découvre encore les traces d'anciennes habitations; mais ces monuments, qui indiquent un peuple civilisé, pouvaient-ils être l'œuvre de barbares que nous trouvons cent ans plus tard sous de misérables huttes de joncs? Les sites délicieux du Mechoacan (pays du poisson) les retinrent quelque temps; plusieurs d'entre eux s'y fixèrent; le plus grand nombre gagna Tula, et enfin Tepeyacac, où s'élève aujourd'hui le sanctuaire de la Vierge

(*) Ce tableau de la migration des Aztèques a fait jadis partie de la collection du docteur Siguenza, qui avait hérité des peintures hiéroglyphiques d'un noble indien, Juan de Alba Izlilzochitt. Siguenza le communiqua à Gemelli Careri, qui le publia dans le tome 6 de la relation de son voyage. M. de Humboldt incline à penser que ce tableau est une copie faite après la conquête par un indigène qui n'a pas voulu suivre la forme incorrecte de l'original, mais qui a imité avec une scrupuleuse exactitude les hiéroglyphes des noms et des cycles tout en changeant les proportions des figures humaines.

de Guadeloupe. Toute cette première période de leur histoire est couverte d'une teinte fabuleuse, sous laquelle se cachent des faits réels; nous lui conserverons ses couleurs, convaincus que nous sommes qu'on ne les enlève jamais sans emporter des parcelles de vérités.

Les Aztèques errèrent quelque temps sur la rive occidentale du lac de Texcoco, puis ils allèrent se grouper sur la colline isolée de Chapoltepec; ils étaient là aux prises avec les chefs des environs qui les forcèrent de chercher un asile au milieu des eaux, sur de petites îles voisines de la terre ferme; ils donnèrent à leur nouvel établissement le nom d'Acolcolco (lieu de refuge); cinquante ans durant ils y vécurent dans la misère, se nourrissant de poissons, d'insectes et de racines, et n'ayant pour se couvrir que les feuilles du *palma palustris*. La liberté seule les consolait; ils ne la conservèrent pas longtemps. Un de leurs voisins trouva moyen de la leur ravir; il leur offrit des terres à cultiver, s'ils voulaient quitter leurs îles où ils vivaient retranchés; mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la terre ferme qu'ils se virent prisonniers du chef des Colhues. C'était le nom de leur nouveau maître. Heureusement pour les Aztèques, que ce roitelet, fort contre des gens désarmés, ne l'était pas assez pour résister seul à une tribu voisine, celle des Xochimilques, qui lui faisait la guerre. Ses esclaves, les Aztèques, s'offrirent de combattre pour lui, avec la liberté pour salaire. Il la promit, puis, les Xochimilques vaincus, le roi des Colhues dit aux Aztèques: Où sont les prisonniers que vous avez faits? et les Aztèques déposèrent à ses pieds des sacs remplis de nez et d'oreilles; mais leur maître exigeait des hommes tout entiers et non des fragments d'hommes. Cependant les Aztèques, voulant offrir un sacrifice à leur dieu de la guerre, dont l'image en bois, placée dans une châsse de roseaux et portée sur les épaules de quatre prêtres, les avait précédés dans leur mi-



Dessiné par

Gravé par

Chapelle de Mexico

Dessiné par

gration, demandèrent à leur maître quelques objets de prix pour rendre le sacrifice plus solennel. Le petit roitelet leur envoya un oiseau mort enveloppé d'une toile grossière, et, pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur annonça qu'il assisterait lui-même à la fête. Tous les Aztèques s'y trouvèrent. Après une longue danse autour de leur idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques qu'ils avaient tenus cachés depuis longtemps. Ces malheureux furent immolés avec les cérémonies encore observées lors de la conquête des Espagnols, et dont nous parlerons par la suite. Ce fut le premier sacrifice humain dans l'Anahuac; il épouvanta tellement le roi des Colhués, qu'il se hâta de se débarrasser de ses féroces esclaves; il leur rendit la liberté en leur enjoignant de sortir sur-le-champ de son petit territoire; c'était ce que les Aztèques demandaient. Après avoir erré quelque temps dans le voisinage des lacs, ils se fixèrent enfin là où s'éleva aujourd'hui Mexico. C'était alors une réunion de petites îles basses et inhabitées. L'indépendance dont avant leur esclavage ils avaient joui sur d'autres îles, les détermina probablement à préférer cette résidence à toute autre; mais leurs historiens ne se contentent pas de ce motif tout naturel, ils font intervenir le merveilleux à la fondation de la première de leurs villes. Un oracle avait annoncé, disent-ils, que les Aztèques finiraient leur long pèlerinage là où ils trouveraient un aigle sur un nopal sortant du creux d'un rocher, et cette circonstance s'était rencontrée sur la plus grande des îles. Le nom de Tenochtitlan, donné à la cité naissante, indique le miracle de l'apparition du dieu protecteur sous la forme d'un aigle, miracle consacré sur les peintures hiéroglyphiques et les armes de la ville.

Cette Mexico, si belle de nos jours, commença, en 1325, par des cabanes de joncs et par un temple de bois dédié à Huitzilopochtli (*). Ses habitants,

(* Huitzilil désigne le colibri, et opochtli

pauvres d'abord sur un sol qui ne produisait rien, mais bientôt en contact avec l'industrielle Texeuco, s'initierent à cette civilisation de l'Anahuac qui leur était jusqu'alors complètement étrangère. Leurs essais d'imitation se portèrent sur des objets de première nécessité. A l'étroit dans l'île où ils s'étaient établis, ils s'agrandirent en la réunissant par des digues à des îlots voisins. Le système qu'ils suivirent dans la construction de ces digues leur fit naître l'idée des jardins flottants dont nous parlerons plus tard, et qui semblent un des plus anciens travaux des Aztèques. Tenochtitlan fut divisée dès cette première période en quatre quartiers, mis chacun sous la protection d'une divinité spéciale. Le grand temple s'élevait au centre de cette ancienne distribution, qui subsiste encore sous les noms de Saint-Paul, de Saint-Sébastien, de Saint-Jean et de Sainte-Marie.

Les Mexicains troublèrent eux-mêmes le repos dont ils jouissaient; de vieilles querelles, nées pendant leur première migration, se réveillèrent; le peuple se partagea en deux partis. Le plus faible abandonna la ville et se retira sur une petite île voisine qui prit le nom de Tlatelolco. Plus tard nous la verrons réunie à Tenochtitlan, dont elle devint un des faubourgs, après avoir longtemps formé un État rival et turbulent.

Les indigènes qui écrivirent, après la conquête espagnole, l'histoire de leur patrie, nous ont conservé d'insignifiants détails sur les premiers temps des Aztèques; nous devons nous borner à ceux qui peignent les mœurs. Voici un nouveau trait de fanatisme barbare qui se lie à l'origine de leur culte sanguinaire.

La paix s'était rétablie en apparence entre eux et les Colhués leurs anciens maîtres. Cependant les prêtres, haineux et cruels, résolurent

signifie gauche. Le dieu était peint avec des plumes de colibri sous le pied gauche. Les Européens ont corrompu le nom de huitzilopochtli en huichilobos et vizlipuzli.

de se venger de ceux qui les avaient tenus dans l'esclavage. Ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans le temple de Mexitli, et adorée après sa mort comme la mère de ce dieu puissant. Pour mieux tromper, ils prétendent que l'idole même a parlé; qu'elle-même a réclamé la jeune vierge. Le crédule chef des Colhués accorde sa fille aux vœux de ces barbares; il l'accompagne et l'introduit en personne dans l'enceinte ténébreuse du temple; ici les prêtres les séparent, puis un grand bruit se fait entendre dans le sanctuaire, et le malheureux père ne peut distinguer les gémissements d'une victime expirante. Quelques moments après, on met un encensoir dans sa main, on lui ordonne d'allumer le copal. Pauvre père! à la pâle lueur de la flamme qui s'élève, il reconnaît sa fille bien-aimée attachée à un poteau, sans mouvement et sans vie. A cette horrible vue, il perd l'usage de ses sens, il ne peut ni crier, ni gémir, ni s'élançer sur les assassins de sa fille, ni se baigner dans leur sang; il devient fou. Ses sujets n'osent le venger; ils craignent de se mesurer avec un peuple qui se fait redouter par de tels excès de barbarie. La jeune fille immolée est placée parmi les divinités aztèques sous le nom de Teteionan ou Teteionan, *mère des dieux*, ou Tocitzin, *notre grand'mère*, déesse qu'il ne faut pas confondre avec l'Eve des Mexicains (*Tonantzin*), ou la femme au serpent.

Jusqu'à l'année 1352, le gouvernement de Mexico fut aristocratique. Les plus riches, les plus habiles, les plus braves composaient la noblesse, qui partageait le pouvoir avec les prêtres maîtres de l'esprit des peuples. Vingt nobles gouvernaient l'État; mais l'exemple des autres nations de l'Anahuac, obéissant à un roi, fit supposer aux Mexicains que cette forme de gouvernement anéantirait les rivalités de leur aristocratie, et les rendrait plus forts et plus puissants à l'extérieur; ils l'adoptèrent. Le système de l'élection fut également admis. Acamapitzin, le

plus vaillant, le plus noble et le plus prudent d'entre eux, fut choisi par acclamation. Il appartenait, par sa mère, à la famille royale de Colhuacan, et, par son père, au seigneur de Zumpanco.

Les Mexicains de Tlatelolco, cette faction dissidente dont nous avons déjà parlé, suivirent l'exemple de leurs frères. Eux aussi se donnèrent un roi. Nous ferons remarquer qu'un grand nombre de faits, pendant cette période, s'expliquent par la rivalité des deux branches de la famille aztèque. Les Tlatelolques ou Tlatelolcos suscitèrent aux Mexicains des ennemis acharnés, et les obstacles les plus sérieux qu'ils aient eus à surmonter dans l'origine de leur monarchie.

Le système féodal de notre Europe se retrouve tout entier dans l'Anahuac à l'époque dont nous nous occupons. La maxime, nulle terre sans seigneur, y était généralement admise. Les îles sur lesquelles les Aztèques étaient établis relevaient du chef des Tépânèques, qui trouva fort mauvais que les Mexicains se fussent donné un roi sans son consentement. Pour les punir, il augmenta le tribut qu'ils lui payaient de plusieurs milliers de saules, d'une grande quantité de poissons, de plantes potagères et d'oiseaux aquatiques. Pendant plus de cinquante ans les Mexicains ne purent s'affranchir de cette fâcheuse dépendance. Acamapitzin fut assez sage pour maintenir la ville en paix; c'était tout son royaume. Elle s'agrandit de nouveaux canaux, de nouvelles digues. Elle s'embellit de bâtiments de pierre. Nous remarquons que ce petit roi Acamapitzin avait plusieurs femmes, dont une seule prenait le titre de reine. Entre sa mort (1389) et l'élection de son successeur, on compte un interrègne de quatre mois; ce qui ne se reproduisit jamais dans la suite.

Un jeune homme d'une bravoure éprouvée, Huitzilihuitl, lui succéda. La religion fut appelée aux cérémonies de son couronnement. Il fut oint par le grand prêtre avec une certaine teinture dont on ne donne pas le nom. On voit cet Huitzilihuitl, sur les peintures

hiéroglyphiques, portant une espèce de mitre sur la tête. Ses nobles, pour lui donner plus d'importance, résolurent de le marier à la fille de leur propre seigneur, le chef des Tépânèques, qui demeurait à Azcapozalco. La demande fut faite à genoux, dans les termes les plus humbles, et accordée. Huitzilihuitl épousa quelque temps après une autre princesse, dont il eut Moctezuma, que nous verrons bientôt un des plus grands rois de l'Anahuac.

Pendant ce règne, les Mexicains sortent de leur obscurité et de leur indigence. Courageux auxiliaires du roi de Texcoco, ils l'aident à châtier un vassal rebelle, le prince de Xaltocan. Ils se font remarquer à la guerre et craindre de leurs voisins. Ils commencent à posséder quelques portions de territoire sur la terre ferme, à se vêtir d'étoffes de coton qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. Ils se familiarisent avec les premiers éléments de l'industrie, et leurs relations intimes avec Texcoco les initient à la civilisation de la cour brillante des rois acolhués, qui semblait presque une cour d'Asie, tant on y comptait d'officiers de tous les noms et de tous les emplois. Peintres, sculpteurs, orfèvres y vivaient réunis en corporations, et travaillaient sans cesse à l'embellissement de la demeure royale. La population de Mexico prit alors de nouveaux accroissements; il en fut de même de Tlatelolco, cette cité voisine et rivale.

Ici paraît sur la scène une espèce de monstre, fils du roi des Tépânèques, beau-frère du roi de Mexico, que les peintures hiéroglyphiques nomment Maxtlaton. On le voit, comme le mauvais génie de la famille royale de Mexico, la poursuivre de toute sa haine. Il fait assassiner son neveu, fils de la princesse d'Azcapozalco, à laquelle il prétendait avoir été fiancé avant qu'elle épousât Huitzilihuitl; car alors, dans l'Anahuac, les frères épousaient leurs sœurs. Ce crime souleva d'indignation toute la noblesse mexicaine, et, comme à elle appartenait le pouvoir législatif, elle résolut de prévenir de tels assassinats en les rendant inutiles. Elle décida

que les frères et les neveux du roi seraient appelés au trône de préférence à ses enfants. Cette loi fut exécutée à la mort de Huitzilihuitl, en 1409. Son frère, Chimalpopoca, lui succéda.

Sous son règne, de grands changements survinrent dans l'Anahuac. Texcoco en était à cette époque le plus puissant État, et Mexico le plus faible: en peu d'années, cette position respectueuse des peuples ne fut plus la même. La guerre ayant éclaté entre Tezozomoc, le chef d'Azcapozalco, et Ixtlilxochitl, roi de Texcoco, les Mexicains, feudataires du premier, furent requis de marcher avec lui. Ils contribuèrent à la victoire qui mit l'empire des Acolhués aux mains des Tépânèques. Pour prix de leurs services, la belle Texcoco leur fut donnée en fief. La prépondérance des Acolhués échoit aux Tépânèques victorieux; leur ville principale, Azcapozalco, devint la capitale de l'Anahuac. Le roi vaincu fut assassiné par le roi vainqueur, et celui-ci mourut neuf ans après sa conquête, abhorré de tous les peuples et laissant le trône à son fils Tajatzin, au préjudice de son autre fils Maxtlaton, qui, n'étant pas homme à respecter la volonté paternelle, se révolta. L'assassinat de Tajatzin lui donna la couronne, mais il lui restait à se venger de Chimalpopoca, l'ami, le conseil et l'appui de son frère. On prétend qu'il le fit poursuivre jusque dans Mexico, et saisir à l'instant même où le pauvre roi, pour éviter l'esclavage, allait s'offrir en sacrifice aux dieux de l'empire; on ajoute qu'il lui donna pour prison une cage de bois où il était gardé à vue; ce qui ne l'empêcha de s'y pendre en 1423. Nous rapportons tous ces faits d'après Clavigero, qui ne dissimule pas leur invraisemblance. Les peintures du recueil de Mendoza plaçant, sous le règne de Chimalpopoca, plusieurs victoires remportées par les Mexicains, et la soumission des villes de Chalco et de Tequiquiac; elles indiquent encore un combat naval gagné sur les mêmes habitants de Chalco, et l'interprète de ce recueil ajoute que le roi prisonnier laissa un grand nombre d'enfants de ses concubines.

Ce fut un moment critique pour Mexico. Il lui fallait pour roi un général qui pût balancer la fortune de Maxtlaton. Itzcoatl s'était distingué dans les guerres contre Texcuco; mais, né d'une esclave, la loi l'excluait de la succession. Les circonstances l'emportèrent sur la loi, la légitimité fut sacrifiée, et l'empire au berceau fut sauvé.

La première pensée de ce prince habile fut de se faire des alliés. Il tendit la main à Nezahualcojotl, le jeune fils du dernier roi de Texcuco, alors proscrit, alors errant de montagnes en montagnes, de forêts en forêts, suivi de fidèles serviteurs; il s'adresse aux braves Tlascalteques, ou Tlascalans, mal récompensés des services qu'ils avaient rendus à Maxtlaton. Avec eux il se croit assez fort pour tenter le sort des armes; mais il veut, avant tout, épuiser les moyens de conciliation. Il charge Moctezuma, son meilleur général, celui qui, plus tard sur le trône, mérita le nom de grand, d'aller négocier la paix. Moctezuma, reçu avec dédain, vit ses jours menacés par le roi des Tépanèques, et ne dut son salut qu'à la fuite. Il revint à Mexico, apportant la nouvelle d'une guerre inévitable.

A cette terrible annonce, le peuple fut saisi de terreur: Itzcoatl, Moctezuma, et les principaux d'entre les nobles, s'efforcèrent de relever son courage. Mais ce peuple tout tremblant leur disait: Que ferons-nous si nous sommes vaincus? Et les nobles répondaient: Nous nous mettrons à votre disposition, nous nous livrerons à votre vengeance. Ainsi soit-il, dit le peuple, et nous vous sacrifierons. Et puis il ajouta: Mais, si vous revenez vainqueurs, vous serez nos maîtres, nos seigneurs; vous le serez de nous, de nos enfants, et des enfants de nos enfants. Pour vous, nous cultiverons la terre, nous bâtirons vos maisons, nous porterons vos armes et vos bagages toutes les fois que vous irez à la guerre. Telle est l'origine de l'esclavage et de la division des castes dans le vieux Mexique; telle est la base de cet état social que Cortès trouva dans l'empire au jour de la conquête.

Mexicains et Tépanèques n'avaient qu'un pas à faire pour se rencontrer. Ces deux peuples se combattirent à quelques milles de Tenochtitlan. Les Mexicains, d'abord repoussés, parlaient déjà de sacrifier leurs chefs, lorsque, après deux jours d'une lutte acharnée, la défaite totale des Tépanèques, due au courage de la noblesse, mit fin à la tyrannie de Maxtlaton, qui fut pris et lapidé. Cet événement, le plus mémorable de toute la vieille histoire américaine, changea complètement la situation politique de l'Anahuac. C'est de ce moment 1425 que date le rapide et prodigieux accroissement de l'empire mexicain, qui réunit les territoires des Tépanèques et de ses tributaires. Itzcoatl prit sous son patronage le petit royaume de Tacuba; il rétablit le royaume acolhue de Texcuco; il remit Nezahualcojotl sur le trône de ses pères, mais sous la suzeraineté de Mexico; il rendit tributaire de sa couronne les princes de Cojohuacan et de Xochimilco. Il obligea ces chefs vassaux à se ranger sous ses bannières toutes les fois qu'il irait à la guerre. Les républicains de Tlascala, ses alliés, s'en allèrent seuls retrouver leurs montagnes, libres de vasselage et fiers de leur portion de gloire et de butin.

Les années qui suivirent cette grande révolution sont marquées par de nouveaux agrandissements au sud et au nord, et par le grand développement de la ville de Tenochtitlan ou Mexico, qui vit s'élever de nouveaux édifices. Un nouveau temple fut consacré à la jeune vierge (l'assassinée), mère du premier de ses dieux. A la mort d'Itzcoatl (1436), les Mexicains se trouvaient ce que les Tolteques, les Acolhués, les Tépanèques, s'étaient vus tour à tour, la nation dominante de l'Anahuac.

Un général tel que Moctezuma devait naturellement gouverner le pays qu'il avait su défendre. Le trône était à lui comme au plus digne; il y fut porté par acclamation. Tous les chefs voisins assistèrent à son couronnement. Le sang des victimes humaines ruissela sur les autels. Les malheureux

habitants de Chalco fournirent les prisonniers immolés à cette horrible fête. Bientôt, Moctezuma se trouva trop à l'étroit dans la vallée de Tenochtitlan. Les barrières alpines qui l'entourent furent franchies. La guerre fut portée à l'est et au sud, et atteignit, à quelques centaines de milles de la capitale, le territoire d'Oaxaca et les rivages qui bordent le golfe du Mexique. Une partie de ces contrées devint tributaire de l'empire. Mais la Providence vengea les vaincus. Mexico fut couverte, en 1446, par les eaux du lac de Texcuco. Un grand nombre de ses habitants périt. La famine et la peste augmentèrent le nombre des morts. Ce fut alors qu'on commença à élever ces digues immenses dont les restes font encore l'étonnement de notre âge. Une d'elles n'avait pas moins de douze mille mètres de long sur vingt mètres de large. Cette digue, en partie dans le lac, consistait en un mur de pierre et d'argile, fraisé de chaque côté d'un rang de palissades. On en voit encore les restes très-considérables dans les plaines de San-Laurenzo. Le roi de Texcuco, l'homme le plus éclairé de l'Anahuac, fut le directeur de ces travaux.

Sous le règne de Moctezuma Ilhuicamina, la cour impériale fut nombreuse et brillante; les chefs vaincus et leur suite venaient y rendre hommage au conquérant. Les prêtres devinrent un instrument entre ses mains; il augmenta, pour leur donner plus d'importance aux yeux des peuples, les cérémonies du culte: de nouveaux rites furent institués; de nouveaux temples bâtis; toutes les institutions prirent la couleur du despotisme théocratique. Le pouvoir royal fit taire les prétentions aristocratiques. Les grands furent élevés au rang de valets du monarque; tout fut silence et respect autour du trône. Des lois et une police rigoureuses atteignaient tous les états, et maintenaient l'ordre et la soumission dans toutes les classes. Le vol et l'ivrognerie furent sévèrement punis.

Moctezuma mourut en 1464, l'idole du peuple mexicain, craint et respecté

2° Livraison. (MEXIQUE.)

de tout l'Anahuac, qui lui donna le nom de grand et de juste.

Son cousin Axajacatl lui succéda; Moctezuma l'avait désigné lui-même aux électeurs, qui le choisirent de préférence à son frère aîné, probablement par respect pour la volonté du dernier roi. La politique mexicaine était tracée: c'était celle de la Rome antique. La guerre était la vie de Tenochtitlan; rien d'indépendant ne devait subsister autour d'un empire qui n'était rien sans ses conquêtes, qui composait ses armées de tributaires, qui forçait à se battre pour son compte ceux-là qu'il venait de vaincre, qui ne régnaient que par le prestige de la terreur et par la magie de la victoire. Axajacatl suivit l'exemple de son prédécesseur; il porta ses armes à quatre cents milles de Mexico, sur les bords du grand Océan. Une confédération de villes maritimes, à la tête desquelles était Tehuantepec, fut attaquée et soumise; un nombre immense de prisonniers fut conduit à Mexico, et alla expirer sous le couteau du grand sacrificateur. Cette boucherie servit à la pompe du couronnement de l'empereur, qui eut presque toujours les armes à la main. Il mit fin au petit État de Tlatelolco; il s'empara de cette ville bâtie à la porte de Tenochtitlan, habitée par la même famille, et jalouse de la fortune de sa sœur, comme les pauvres le sont des riches. La longue existence de cette ville rivale tenait sans doute à la politique mexicaine, sans quoi il serait impossible de l'expliquer. Les forces des deux cités étaient trop inégales, surtout depuis la chute des Tépanèques, pour que la lutte fût sérieuse. Voici comme Clavigero raconte cet événement. Moquihuix, le roi des Tlatelolques, avait loyalement aidé Moctezuma; il lui avait amené ses meilleures troupes, et avait contribué de sa personne à plus d'une de ses victoires. En récompense de tels services, Moctezuma lui avait donné en mariage la sœur d'Axajacatl, belle Mexicaine refusée à plus d'un prince de l'Anahuac. Cette préférence n'attachait point Moquihuix à la destinée de son

beau-frère. Jaloux de sa fortune, il fit tourner la haine au profit de l'ambition; il lui vint en pensée d'anéantir Mexico, et d'hériter ainsi tout d'un coup de l'empire d'Anahuac. Seul, il ne pouvait rien. Il alla chercher des alliés chez tous les seigneurs voisins et jusqu'aux frontières du Mechoacan. Cette ligue, formidable si elle eût été réunie dans un intérêt commun, ne fut pas longtemps un mystère. La femme de Moquihuix, dont le cœur était resté mexicain, et qui, très-probablement, avait à se venger de ces infidélités que les femmes ne pardonnent qu'à ceux qu'elles n'aiment plus, découvrit tout à son frère, et se sauva à Mexico avec ses quatre enfants. La guerre ne fut pas longue: les alliés de Moquihuix, le voyant aux prises avec son ennemi, le laissèrent se tirer seul de cette lutte inégale, qui se termina en quelques jours par la prise de Tlatelolco et par la mort de son roi. Si l'on s'en rapporte aux peintures, ce pauvre Moquihuix fut amené vivant à Axajacatl, qui lui ouvrit la poitrine et lui arracha le cœur. Ce dernier trait est tout à fait mexicain. Les chefs alliés de Tlatelolco furent mis à mort et leurs terres réunies à l'empire.

C'est vers le temps de cette guerre de famille que tout l'Anahuac pleura la mort du roi de Texcuco, du sage Nezahualcojotl, l'un des héros les plus renommés de l'ancienne Amérique. C'est ce prince que les Mexicains avaient rétabli sur le trône de ses pères après la chute de Maxtlalon, et qui, pendant treize années proscrit par l'usurpateur, se fit admirer par la constance de son énergie et la noblesse de son caractère. Il fut plus grand encore sur le trône; il se montra généreux envers ses ennemis, et sévère justicier. Son peuple était le plus civilisé de toute cette partie de l'Amérique; il le voulut le plus moral. Son code pénal embrassa tous les crimes, tous les délits: adultère, sodomie, homicide, vol, ivrognerie, meurtre, trahison; il abrégéa les procédures, et ne permit point qu'elles fussent prolongées au delà de quatre-vingts

jours (quatre mois mexicains), soit au civil, soit au criminel. On prétend qu'il fit mettre à mort quatre de ses fils, amants aimés de leur belle-mère. Le moindre vol des produits de la terre était puni du dernier supplice; mais, pour éviter autant que possible une aussi terrible peine, il ordonna que toutes les terres bordant les grands chemins fussent ensemencées, et permit aux voyageurs, aux pauvres, aux infirmes, d'y prendre, sans violer la loi, ce qui était nécessaire à leur subsistance. Lui-même fit de ses revenus le patrimoine des indigents.

Comme les despotes de l'Asie, il parcourait souvent, déguisé, pendant la nuit, les rues de sa capitale, pour observer par lui-même si la police était bien faite. Il payait, nourrissait et habillait de ses propres deniers les juges et les officiers de justice, afin qu'ils ne pussent être corrompus par les parties. Clavigero nous donne le détail de tout ce qu'ils lui coûtaient tous les ans en maïs, en poivre, en sel, en viande, en poisson, etc.; il divisait les fournitures de ces denrées entre les vingt-neuf villes de son royaume. Un nombre immense de jeunes hommes étaient chargés d'apporter chaque jour sur leur dos le bois nécessaire à la consommation du palais.

Le roi de Texcuco ne fut pas seulement un sage législateur; il est célèbre encore comme poète et comme protecteur des arts et des sciences; il avait composé, en l'honneur du Créateur du ciel et de la terre, soixante hymnes. Deux de ces odes ou chants ont été traduits en vers espagnols par un de ses descendants, don Fernando d'Alba, Ixtlixochitl. Il avait fait aussi quelques élégies sur la ruine d'Azcapozalco et sur les infortunes de sa jeunesse; il se livrait encore à l'étude de la nature; il avait quelques idées d'astronomie et quelques connaissances en botanique: il avait fait peindre toutes les plantes et tous les animaux des diverses contrées de l'Anahuac; et le célèbre Hernandez, qui avait vu ces peintures, en fait l'éloge. Un esprit éclairé ne pouvait admettre le culte

barbare de ces contrées: il essaya plusieurs fois de proscrire les sacrifices humains; mais l'influence des prêtres et la crédulité des peuples furent plus puissantes que son humanité; toutefois il les restreignit aux seuls prisonniers de guerre. Si l'on en croit les écrivains espagnols, la religion de ce roi de Texcuco était celle d'un homme éclairé et supérieur aux idées de son temps et de son pays; il adorait un Dieu unique, et la politique seule l'engageait à payer extérieurement un tribut au culte de ses sujets. On prétend qu'il fit construire en l'honneur de ce Dieu une tour de neuf étages, dont le plus élevé, était peint en bleu, avec des ornements et une corniche en or. Là, résidaient constamment quelques hommes, dont l'unique emploi était de frapper, à certaines heures du jour, sur une plaque de métal. Le roi se mettait alors à genoux, et priait le maître de la terre; il jédnait aussi en son honneur à une certaine époque de l'année (*). Alors Texcuco embellie était la ville où la langue mexicaine se parlait dans sa plus grande pureté et sa plus grande perfection. Les peuples voisins venaient s'instruire dans ses écoles; ses lois étaient adoptées par les autres peuples. Chez elle, on trouvait les meilleurs artistes, les meilleurs poètes, les meilleurs orateurs, les meilleurs historiens, dont le talent se développait sous la protection de leur monarque. Texcuco était à la tête de la civilisation de l'Anahuac; il est triste de la quitter pour retourner à la sombre et triste histoire des Mexicains. Nous les retrouvons avec leur roi Axajacatl dans la vallée de Toluca, qui n'était point alors soumise à l'empire. Elle y fut enfin réunie après plusieurs combats sanglants, qui fournirent aux prêtres de Mexico un nombre immense de

prisonniers pour leurs sacrifices. L'empereur poussa ses conquêtes jusqu'aux frontières du Mechoacan. Sa mort, en 1477, les interrompit.

A ce prince guerrier succéda Tizoc, son frère aîné, dont le règne fut court et obscur. On lui reprochait tous les vices des tyrans. Une campagne malheureuse acheva de le perdre dans l'esprit des peuples. Il avait tout fait pour se rendre les prêtres favorables; il avait augmenté leurs richesses. Il faisait réunir de toutes parts les matériaux nécessaires pour la construction d'un temple qui devait surpasser en grandeur, en magnificence, ce qui existait jusqu'alors; il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet. Il mourut empoisonné par deux seigneurs vassaux qui vengeaient probablement une injure personnelle. Il n'avait régné que quatre ans. Les grands électeurs de l'empire le remplacèrent par le meilleur général de l'armée, son frère Ahuitzotl (1482). Nous remarquerons ici que c'est toujours un homme de guerre qui est appelé à régner, et qu'il n'en peut être autrement chez une nation qui ne se soutenait que par les conquêtes. L'événement le plus remarquable de ce règne est la construction de ce grand *teocali* (temple) que les Espagnols trouvèrent à Mexico, et que nous décrivons en jetant un coup d'œil sur les monuments de l'ancien Mexique. Il employa les matériaux réunis par son prédécesseur, et en fit extraire beaucoup d'autres d'une carrière de *tezontli*, amygdaloïde poreuse, nouvellement exploitée. L'inauguration de ce temple fut annoncée à tout l'Anahuac; les rois alliés furent invités à y assister, et les peuples y accoururent de tous les points de l'empire. Les fêtes durèrent plusieurs jours; les historiens prétendent qu'à ces fêtes plus de soixante mille prisonniers furent égorgés; Torquemada porte même ce nombre à soixante et douze mille. C'est le plus épouvantable sacrifice humain dont l'histoire ait gardé le souvenir; mais évidemment tous ces chiffres sont d'énormes exagérations. Qu'on n'oublie pas qu'un homme, à Mexico, le grand

(* Ces détails sont extraits des manuscrits de don Fernando d'Alba Ixtlixochitl que nous venons de citer comme poète, et qui a laissé de fort curieux travaux historiques sur le royaume de Texcuco et les événements de la conquête.